

O'Brother Disitribution et Frakas Productions présentent

L'ENFANT BELIER

un film de
Marta Bergman

Avec Salim KECHIOUCHE, Zbeida BELHAJAMOR, Abdal Razak ALSWEHA, Clara TOROS, Lucie DEBAY, Michaël ABITEBOUL, Yoann ZIMMER, Isabelle DE HERTOOGH, Marie DENARNAUD, Bogdan ZAMFIR, Blanche PEMBE, Natali BROODS et Catherine PROULX-LEMAY

LE 4 FÉVRIER AU CINÉMA

BELGIQUE, CANADA • 94' • DRAME

O'BROTHER DISTRIBUTION

Vivien Vande Kerckhove
+32 477 64 90 88
vivien@obrother.be



PRESSE

Valérie Depreeuw
+32 479 21 87 41
Valerie.depreeuw@gmail.com





SYNOPSIS

Sara et Adam sont arrivés illégalement en Belgique avec leur petite fille de 2 ans dans l'espoir de rejoindre l'Angleterre. Redouane et sa brigade de police font la chasse aux passeurs toutes les nuits. Ce soir-là, Sara, Adam et leur fille sont dans la camionnette que Redouane tente d'arrêter. Ce soir-là, tout bascule.

MARTA BERGMAN

Avec une licence en journalisme et communication à l'ULB, **Marta Bergman** (Bucarest, 1962) a débuté dans la presse avant de se tourner vers la réalisation à l'INSAS. Elle a écrit et réalisé plusieurs films qui explorent la frontière entre fiction et documentaire. Son premier long-métrage de fiction, *Seule à mon mariage* (Cannes, 2018), incarne cette hybridité.

Son œuvre est traversée par la question des migrations, avec une attention particulière portée au destin des minorités.

FILMOGRAPHIE

- | | |
|------|--|
| 1991 | La ballade du serpent, une histoire tzigane (documentaire) |
| 1994 | Bucarest, visages anonymes (documentaire) |
| 1997 | Un jour mon prince viendra (documentaire) |
| 2001 | Heureux Séjour (documentaire) |
| 2005 | Clejani Stories, Histoires, Povesti ... (documentaire) |
| 2019 | Seule à mon Mariage |
| 2023 | L'enfant bâlier |



ENTRETIEN AVEC MARTA BERGMAN

Comment est né le désir de faire ce film ?

Le film s'est imposé à moi. L'image d'un enfant fauché par une balle policière, sur une route nocturne, victime d'une mécanique aveugle, ne cessait de me hanter. Elle faisait écho à d'autres drames, rejoignant le cortège de vies brisées par un système politique. J'ai voulu interroger ce système et ses compromis avec la vérité. Réaliser un film incarné par des personnages complexes, où le spectateur plonge dans les contradictions et les tourments de chacun.

Comment s'est passé le travail d'écriture et de recherches ?

Je ne voulais pas d'un film qui dresse un portrait généraliste des "migrants" et de la "police". J'ai écrit les protagonistes à partir de leurs enjeux et de leur intimité. Sara et Adam fuient un pays où ils ne peuvent pas s'aimer. Sara est une femme forte, forgée par la nécessité de survivre et de s'assumer. Adam est un jeune homme qui ose affirmer sa sensibilité dans une culture où la masculinité reste difficile à questionner. Je ne les ai pas abordés comme des "réfugiés", mais comme un couple amoureux. Leur histoire n'est pas celle d'un groupe anonyme : c'est un récit singulier, fait de détails, d'objets emportés, de rêves et de projets fragiles.

Pour nourrir ce travail, je suis allée dans plusieurs camps, j'ai rencontré de nombreuses personnes en migration, ainsi qu'une gynécologue de l'association Gynécologues Sans Frontières, qui accompagne et soigne des femmes.

Puis a commencé un long processus de casting. Deux évidences se sont imposées : Zbeida Belhajamor, jeune actrice déjà confirmée, et Abdal Razak Alsweha, révélé par un casting "sauvage". Avec eux, un second travail d'écriture s'est ouvert, à partir de leurs propositions et de ce qu'ils acceptaient de partager de leurs vécus.



Côté policier, je tenais à dépasser les stéréotypes, sans minimiser la gravité de l'acte. Sans l'excuser. Nous avons rencontré des policiers et policières, accompagné leurs patrouilles de nuit, observé leur quotidien. Leur humanité nous a touchés. Ces échanges nous ont permis d'affiner nos personnages, et Salim Kechiouche, formidable acteur, s'est investi intensément dans le projet et dans son rôle, donnant au personnage de l'inspecteur Redouane sa profondeur et vérité. Un homme avec ses failles et ses paradoxes. Une trajectoire tragique qui questionne la violence de notre monde et de nos politiques.

Est-ce que vous avez toujours voulu que la partie policière se retrouve dans le film ?

Il m'a semblé que ce point de vue ne pouvait être éludé si l'on voulait interroger, par le cinéma, notre rapport à l'autre. Au risque de diviser, j'ai préféré le débat au confort.

L'alternance des trajectoires met en lumière la dimension politique du film. Il ne s'agit pas de stigmatiser un policier, mais de comprendre comment des lois, des discours et un climat voulu par le politique façonnent les gestes, jusqu'à conduire à la chasse aux migrants.

Vous montrez le couple Adam et Sara dans son intimité, avec beaucoup de tendresse et d'amour entre eux. Ça permet de s'éloigner de représentations misérabilistes.

Oui. Ils vivent dans des conditions précaires, mais il y a forcément un quotidien qui s'invente et s'installe : des routines, de la vie, de l'amour. J'ai pensé au livre de Bruno Latour, *Où atterrir ?* qui évoque "l'encampement du monde", le fait que de plus en plus de personnes vivent dans des camps. Dans ce contexte, il m'a paru essentiel de montrer un quotidien, une intimité qui existe malgré tout et qui résiste !

Au montage, j'ai élagué presque toutes les autres scènes de camp pour ne garder que celle-là, parce qu'elle condensait le plus fort. Cette radicalité donne au film son intensité dramatique : court, dense, traversé par ces éclats d'amour et de fragilité.

Comment avez-vous choisi vos deux acteurs principaux ?

J'ai rencontré et casté Abdal Razak Alsweha pour le rôle d'Adam grâce à la directrice de casting française Hala Rajab. C'était son premier casting.

Arrivé de Syrie il y a quelques années, Abd a réalisé en France son rêve de devenir coiffeur ; aujourd'hui, il nourrit l'ambition de continuer à jouer.

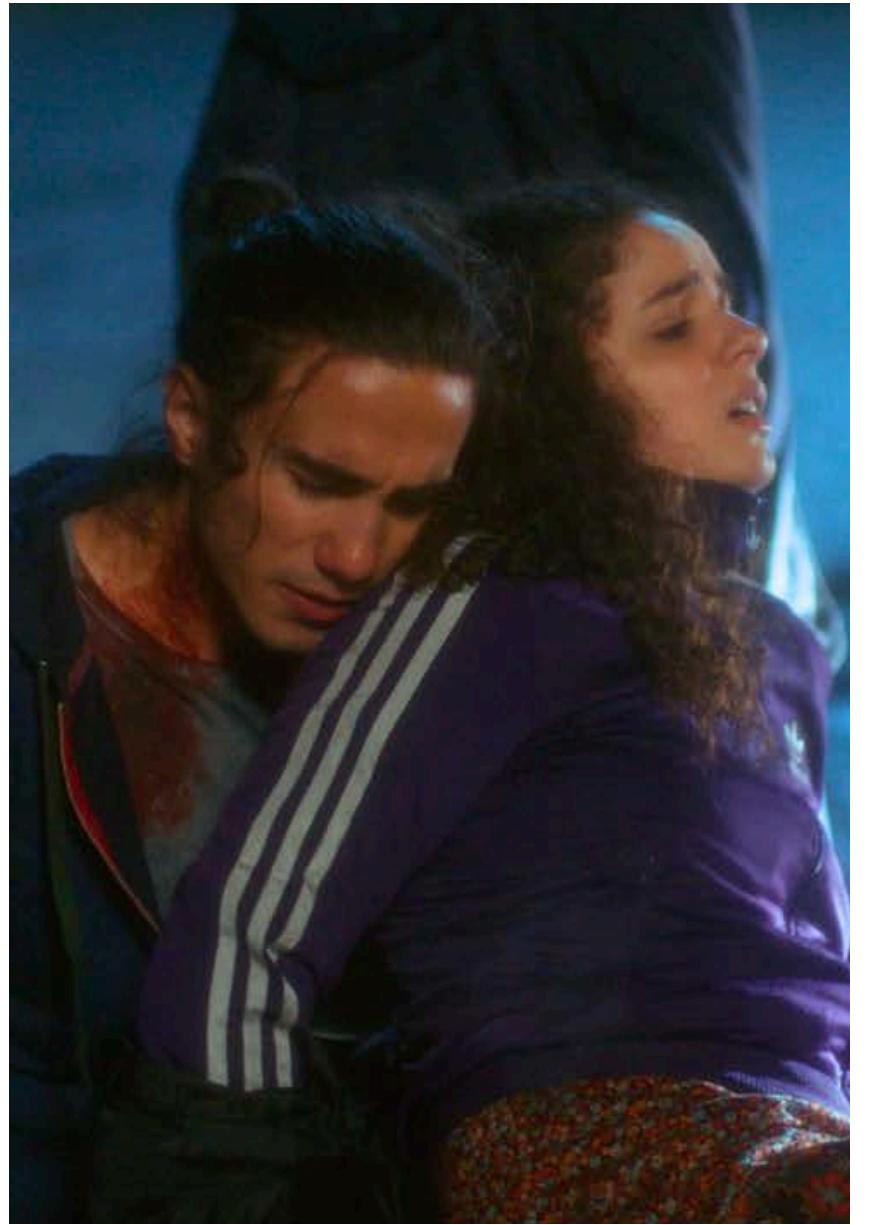
Pour Sara, Zbeida Belhajamor s'est imposée comme une évidence. Je l'avais vue dans son précédent film, le très beau *Une histoire d'amour et de désir*. Sa liberté, son visage lumineux, sa détermination m'ont touchée : c'est une battante. Tunisienne, elle parle un arabe légèrement différent de celui d'Abd, syrien. Le film joue de cette différence, faisant résonner leurs origines à travers des mots et expressions qu'ils prononcent à leur manière — parfois avec un sourire.

Leurs singularités, leur énergie et leur jeunesse habitent le film. Deux acteurs qui deviennent les parents de Clara, deux ans et demi — forte et intelligente : Clara est le cœur du récit, la présence vivante qui traverse toute l'histoire.

Quelle est l'esthétique du film ?

La nuit occupe une place centrale. C'est une nuit réelle — toutes les scènes de nuit ont été vraiment tournées de nuit — mais aussi une nuit symbolique. Nous avons travaillé sa densité, ses textures, ses respirations. Une palette obscure où les nuances construisent une atmosphère, entre le tangible et l'imaginaire.

J'ai voulu un film sensoriel, proche du ressenti des personnages. Avec Noé Bach, mon directeur de la photographie, nous avons exploré les détails : les objets que les personnes migrantes emportent avec elles, les expressions, les peaux... cette approche par le détail, par l'intime, en gros plans, interroge la représentation de l'autre. Elle s'inscrit dans le même mouvement de réflexion qui anime aujourd'hui le renouveau de la photographie documentaire.



Nous avons beaucoup discuté, écouté, échangé nos goûts et nos références, avant que n'émergent les premières propositions qui m'ont vraiment touchée.

Je tenais à ce que la musique ne soit jamais illustrative ni tautologique : elle ne souligne pas les émotions de Sara, elle représente une couche narrative supplémentaire, autonome. C'est une musique contemporaine, en résonance avec les références et les goûts des jeunes d'aujourd'hui, traversée parfois de touches inspirées de musiques plus traditionnelles, orientales, — mais sans jamais chercher à les imiter.

Quand avez-vous su que la scène dans la douche serait la scène de fin ?

Le film s'ouvre sur les corps, les peaux, l'intime... il m'a semblé évident qu'il devait aussi se conclure ainsi. Mais cette étreinte n'a plus la douceur et la joie du début. Elle porte la douleur. Je voulais pourtant offrir à mes personnages une chance de se retrouver, de se reconstruire malgré le drame. Finir sur l'amour, l'amour malgré tout.

On ne peut pas dire qu'ils soient « dans le deuil ». Le deuil, au sens plein, reste impossible. C'est une expérience trop intime, presque indicible. J'ai préféré montrer la colère chez elle, la tristesse chez lui. Pour eux, il est trop tôt pour réaliser la mort de leur enfant, même quand ils la constatent à la morgue. Les réactions les plus brutales — les cris, les pleurs — précèdent cette certitude. Après, c'est le vide.

Je voulais rester dans leur temporalité propre. Après la mort de l'enfant, le rythme se dilate, presque irréel — comme lors de la scène avec la ministre. Ils évoluent dans un entre-deux fantomatique, dans cet appartement froid, fonctionnel, tout l'inverse de la tente du début.

Pourquoi montrer l'enfant mort ?

C'est une question qui nous a longtemps hantés, mon équipe et moi. Mais une évidence s'est imposée : nous ne pouvions pas nous dérober. Il fallait affronter cette violence. Restait à trouver comment la montrer sans tomber dans le sensationalisme.

Le climax du film, unique moment où les deux groupes — « passagers de la camionnette » et policiers — se confrontent sur le parking du drame, a été tourné en plan-séquence. Je voulais trouver un ton, un style, le plus proche d'une forme de vérité, offrant aux acteurs une liberté d'exprimer leurs émotions dans le cadre d'une scène écrite avec précision.

Qu'avez-vous cherché à transmettre avec la musique ? Comment construit-on la bande sonore d'un tel film ?

Nous avons eu la chance de collaborer avec le compositeur québécois Michel Corriveau. Trouver notre manière de travailler ensemble a pris du temps, car il est toujours difficile de mettre des mots sur la musique.



ENTRETIEN AVEC ZBEIDA BELHAJAMOR

Qu'est-ce qui vous a convaincue de participer au projet ?

J'ai été contactée quelques mois avant le tournage, nous avons fait une visio avec Marta puis j'ai lu le scénario. Quand nous nous sommes vues à Paris, nous nous sommes bien entendues et j'étais touchée par la profondeur de l'histoire et sa véracité, par sa charge émotionnelle. C'était aussi important que le film traite de cette thématique politique et montre des personnages qu'on voit peu au cinéma et représente des voix qu'on n'entend pas assez.

Il n'y a pas de pitié dans le traitement des personnages mais de l'humanité, on est dans une histoire d'amour pur, de bienveillance, malgré le contexte général. C'est tout cela qui m'a convaincue de participer au projet.

Je l'ai vu récemment pour la première fois et j'ai découvert la partie « policière », que je m'étais interdite de relire après la toute première lecture du scénario. En voyant le film, je me suis pris une claque, je ne m'attendais pas à être tellement touchée, je ne m'attendais pas à cette tension constante qui fait quand même de la place à des moments très lumineux.

Comment s'adapte-t-on lorsqu'on travaille avec un enfant ? La manière de travailler change-t-elle ?

Ça m'a intimidé au début, plus que lorsque je travaille avec des adultes, parce que les enfants ont une sincérité désarmante, et ils comprennent vite si on n'est pas dedans. Je suis revenue à l'état d'enfance, je m'y suis reconnecté, l'enfance est devenue un terrain de jeu, un épanouissement aussi, par le jeu.

Ça faisait longtemps que je voulais jouer une maman, avec un lien très palpable à son enfant, et ce lien est au cœur du récit et apporte une grande puissance au récit. Mais au début, je craignais que l'on voie de l'artificialité dans le rapport mère / fille. Je voulais vraiment montrer la fusion entre elles, et cela m'obligeait à être sincère, authentique.



Il faut en effet s'adapter constamment, et suivre Clara (l'enfant actrice) si elle proposait quelque chose. Ce qui n'est pas tout le temps évident, elle avait deux ans au moment du tournage. Mais elle était aussi bien entourée, ses parents étaient là.

Pour travailler avec elle, j'ai aussi dû apprendre le syrien, et tous les dimanches, pendant la préparation, je l'ai appelée pour lui parler et lui chanter une berceuse en syrien.

Comment vous êtes-vous approprié le rôle de Sara ? Avez-vous pu construire le personnage en partie, faire des propositions à la réalisatrice ? Avez-vous fait des rencontres en amont pour le préparer ?

Avec Marta, nous avons créé une backstory du personnage et de son couple, nous avons élaboré comment Adam et elle se sont rencontrés, par exemple. C'est important pour avancer, pour donner de l'épaisseur au personnage. Et puis, je parlais ma langue mais comme je le disais, j'ai aussi dû apprendre le syrien.

Et c'est vrai que Marta m'a laissé une grande liberté, elle travaille beaucoup avec des improvisations et de mon côté, je n'avais jamais travaillé comme ça mais j'avais hâte d'essayer, c'était un challenge.

J'ai aussi travaillé seule, sur des monologues intérieurs. C'est une phase essentielle pour moi, pour traverser l'expérience de mon personnage.

Sinon oui, j'ai pu rencontrer une famille syrienne, qui a fui clandestinement, qui m'a raconté tout leur parcours de migration. Ça a été une clé pour me rapprocher du personnage de Sara.

Rien que de me déplacer pour aller écouter cette famille m'a ancré, a construit mes sentiments. Le jeu d'actrice devient ce qui a été authentiquement ressenti et est passé dans le corps. Je me suis donc documentée mais au moment de jouer, je lâche, je n'intellectualise pas, je considère que tout ce que j'ai appris et lu reste dans le corps.

Pourriez-vous nous parler de la scène d'ouverture, celle de la tente ?

Pour moi, c'est la plus belle scène, il y a quelque chose de très doux, de magique même, surtout pour mon personnage. Cette scène crée une tension entre la beauté de leur imaginaire, quand le couple s'imagine nager en mer, et la dureté de leur réalité, qu'on découvre juste après. D'ailleurs, même dans cette bulle, sous la tente, la réalité les rattrape, lorsque le personnage d'Adam se confronte à son traumatisme.

Cela montre que leur innocence a été abimée, mais vaincra toujours.

Cette scène permet aussi d'explorer des émotions complexes, l'espoir mais aussi la douleur et le soutien mutuel dans ces moments difficiles.

Que retenez-vous de cette expérience ?

Avant tout, que c'est une aventure humaine ; je retiens les rencontres que j'ai pu faire avec les personnes derrière ces récits.

C'est aussi une expérience qui m'a permis de découvrir des aspects de moi-même que je n'avais pas encore explorés, avec ce personnage rugueux, plein de force et de détermination, qui peut paraître dur mais fait tout pour protéger les siens.



ENTRETIEN AVEC ABD AL-SWEHA

Comment avez-vous découvert l'existence de ce projet de film ?

Un ami acteur avait vu l'annonce sur internet et m'en a parlé. Un syrien était recherché pour le rôle principal d'un film et comme je voulais faire du cinéma depuis mon arrivée en France, c'était un peu un rêve de répondre à cette annonce.

Malheureusement, je n'étais pas disponible pour la deuxième étape du casting – une présentation groupée – et j'ai donc cru que l'aventure s'arrêtait là... mais j'ai été recontacté quelques semaines plus tard, pour une rencontre avec Marta ! Nous avons beaucoup parlé de mon envie de faire le film et d'y intégrer ma propre histoire, puis j'ai passé le casting filmé. J'avais amené des objets que j'avais avec moi en Syrie. J'ai eu l'impression de bien jouer, et j'ai été pris !

Quel travail de préparation avez-vous fait ?

J'ai beaucoup travaillé avec Marta, pour amener des éléments de ma propre histoire dans le film et nourrir le personnage d'Adam. J'ai fait pas mal de stages, aussi, notamment une semaine de stage corporel, pour aller chercher l'émotion, la mettre en scène. C'était très difficile et intense, c'est difficile d'ouvrir des « valises » qui sont fermées depuis des années. Mais j'ai aimé faire ce travail, et puis je voulais que les gens qui regardent le film ressentent vraiment ce que nous avons vécu.

Avec tout cela j'ai trouvé des outils pour donner à mon personnage tout ce dont il a besoin, toute sa profondeur.

C'était donc important pour vous de vous replonger dans votre propre expérience de l'exil ?

Oui, absolument. Je veux vraiment qu'on ressente à quel point c'est difficile de partir de chez soi, de tout quitter pour vivre une autre vie, et de devenir réfugiés. On ne vient pas « voler » votre pays, on vient en paix, à la recherche d'une autre vie, parce qu'on en a déjà perdu une.

Faire ce film pour moi c'était une manière de dire tout cela. On a raconté une petite histoire mais il y a des milliers d'histoires comme celle-là, de gens qui veulent juste échapper à la guerre, continuer une vie normale. Il n'y a pas de différences entre les réfugiés et ceux qui ne le sont pas, nous sommes tous des êtres humains.

Comment décririez-vous Adam, le personnage que vous interprétez ?

C'est une personne très sensible, touchante. Il ressent les choses mais n'en parle pas trop, est assez fermé. Il fera toujours le choix de la famille. C'est aussi quelqu'un de calme mais quand il s'énerve, on voit une autre personne.

Comment ça s'est passé avec Clara, l'enfant qui joue votre fille ?

Sa famille vient d'Alep, moi aussi, on arrivait bien à communiquer. Dès le premier jour, j'ai essayé de la mettre à l'aise, de parler, de jouer avec elle, pour qu'on ait déjà un contact avant le tournage.

Pouvez-vous nous parler de la première scène du film, la scène de la tente ?

Elle était un peu différente des autres. Marta est venue me trouver en me disant : « il faut que le public ressente que c'est très touchant ». Moi, quand j'ai traversé la mer, en Turquie, je suis tombé à l'eau, et quand on a commencé à filmer cette scène, je suis allé dans cette émotion-là, de quand j'étais au milieu de la mer, quand je suis tombé. A la fin de la scène, j'ai vu que Marta pleurait, moi aussi je pleurais, c'était très touchant, mais aussi très beau.

Que retenez-vous de cette première expérience de cinéma ?

Ah, par exemple, je ne savais pas qu'on ne tournait pas forcément dans le sens chronologique. J'étais choqué ! J'ai tellement appris de cette expérience, avec les stages et les conseils. Tout le monde me donnait des conseils, Marta, les acteurs, les autres professionnels... Je garde tout ça dans ma valise ! Ça m'a donné envie de poursuivre cette carrière, j'ai le sentiment que je peux aller plus loin, aller chercher d'autres rôles et donner ce que j'ai en moi, même sans avoir fait une école de cinéma. Di Caprio, il n'a pas fait d'école !



ENTRETIEN AVEC SALIM KECHIOUCHE

Comment avez-vous intégré le projet ?

Très simplement, j'ai rencontré Marta et fait des bouts d'essai. Une fois que j'ai su que j'allais travailler sur le film, j'ai fait plusieurs fois des aller-retours à Bruxelles pour discuter du projet et préparer les choses. Il a fallu attendre un peu avant de tourner, pour des questions de financements.

Quel genre de préparation avez-vous fait ?

Nous avons fait beaucoup de répétitions autour du texte, mais aussi des improvisations qui passaient par le corps. J'ai aussi préparé le rôle en rencontrant des policiers, que ce soit de manière informelle, dans un café, ou dans un commissariat. Nous avons reçu une petite formation sur le métier et avons aussi pu les suivre ou simplement les observer.

Comment se sont passées ces rencontres, est-ce que les policiers avaient une appréhension par rapport au film que ça allait être ?

C'est vrai que certains avaient une appréhension sur l'image ou sur la fonction, mais le film cherche à comprendre, sans jamais excuser, le geste du policier qui a tiré. On voit bien aussi comment, peu importe les raisons pour lesquelles on devient policier, bonnes ou mauvaises, on peut se faire phagocyté par un système qui va prendre le dessus sur une individualité. Le challenge, pour moi, c'était justement de personnaliser le rôle, de l'incarner pleinement, c'est-à-dire de ne pas faire

comme s'il était extérieur à moi-même. Ce qui m'intéresse c'est la complexité des êtres humains, qui ne sont pas que policier, que voyou, que victime.

Comment le personnage de Redouane s'est-il construit ? Et qu'est-ce qui vous a amené à ce rôle ?

D'abord, je pense qu'on dégage tous quelque chose, de manière inconsciente, et que c'est pour ce que je dégage que Marta m'a choisi, pour ce que ça disait déjà du personnage. Après, bien sûr, on a cherché ensemble, on a pas mal discuté en amont de qui était Redouane. Une fois le tournage lancé, on devait tracer, avancer dans les scènes. En tant que cinéaste, il y a énormément de choses auxquelles il faut penser, donc le travail de backstory s'est logiquement fait en amont.

Pour construire un personnage, le plus important, c'est ce qu'il y a entre les lignes, tout ce qu'on fait vivre avec le corps, les regards, comment on parle. C'est bien plus que le texte seul évidemment. On s'est aussi interrogés avec Marta sur l'identité de Red. Quelle est-elle, comment il la classe ? Il est belge, policier, et cela passe avant son origine ethnique. Mais son origine ethnique le met aussi dans une position miroir par rapport aux migrants qui, eux, ont d'abord comme identité assignée d'être migrants.

Pour le reste, je suis d'abord au service d'un projet, je défends un projet, à travers un personnage, qu'il soit bon ou mauvais. Et en tant qu'acteur, ça m'intéresse autant, voire plus, de jouer les « mauvais » que les « bons » personnages : il faut de l'humanité, il faut se demander comment on aurait agi ou réagi, pour commencer à comprendre, sans excuser. Dans la scène où les policiers arrêtent un migrant pour finalement le relâcher, ils se

rendent compte, d'après moi, qu'ils sont du mauvais côté de la barrière.

Il y a quelque chose d'un peu « film de bande », en tous les cas dans la partie policière, avec tous ces acteurs et actrices qui se donnent la réplique. On sent un vrai esprit de « troupe ».

Oui, j'aime bien les films de bande. Et il y a cette scène, dans la station-service, qui représente bien cela, presque quelque chose comme une famille. C'est une des rares scènes plus improvisée (à partir de quelque chose d'écrit bien sûr) et ça donne du réalisme, ça montre que c'est une corporation, que même s'ils peuvent être aveuglés par leur conviction, ça reste des humains.

Avec Yoann Zimmer, Lucie Debay, Marie Denarnaud et tous les autres acteurs, il y a vraiment eu un travail d'équipe, on s'est alimenté les uns les autres pour que les scènes soient les meilleures possibles. Il y avait une belle cohésion entre nous.

Comment se sont passées les scènes d'action, de poursuites ?

J'en avais déjà fait, mais ça reste quelque chose de très technique, qui demande beaucoup de concentration. En fait, les cascadeurs, très pros, conduisent la voiture à notre place, depuis le toit, ce sont eux qui contrôlent tout et nous devons rester focalisés sur d'autres choses comme régler le tir par exemple. Dans la course poursuite avec le camion, tout est millimétré, l'angle de vue, la vitesse... ce sont des scènes qui prennent beaucoup de temps, plusieurs jours même, et nous, on doit vraiment rester dans l'action, dans l'énergie.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué, touché en travaillant sur L'enfant bélier ?

De donner des visages à des abstractions. Quand on parle de « migrants », de « la police », ça reste des entités abstraites qu'on ne comprend pas. Mettre des visages sur des migrants pour ne pas les déshumaniser, pour comprendre leurs histoires, pour qu'on soit touchés par toutes ces personnes qu'on peut croiser dans la rue, qui subissent plus qu'autre chose et qui ne sont pas là parce qu'ils ont le choix. Ce n'est pas évident de le rappeler en ce moment, ça m'a beaucoup touché avec L'enfant bélier.



FICHE ARTISTIQUE

Redouane Salim KECHIOUCHE
Sara Zbeida BELHAJAMOR
Klara Clara TOROS
Adam Abdal RAZAK ALSWEHA
Tiffany Lucie DEBAY
Patrick Michaël ABITEBOUL
Kevin Yoann ZIMMER
Karin Isabelle DE HERTOOGH
Sylvie Marie DENARNAUD

FICHE TECHNIQUE

Réalisatrice Marta BERGMAN
Scénaristes Marta BERGMAN
Camille MOL
Ely CHEVILLOT
Sacha FERBUS

Production déléguée Cassandre WARNAUTS
Jean-Yves ROUBIN
Geneviève LAVOIE
Richard ANGERS

Image Noé BACH AFC
Son Simon POUDRETTE
Sylvain BELLEMARE
Hans LAITRES

Montage image Frédéric FICHEFET
Musique originale Michel CORRIVEAU
Décors Samuel CHARBONNOT
Costumes Claudine TYCHON
Maquillage - coiffures Yesica RESIMONT
Assistanat mise en scène Fabrice COUCHARD
Scripte Cécile RODOLAKIS
Casting Christophe HERMANS
Laurent CZAJA
Production exécutive François DUBOIS
Direction de production Antonin MOREL
Régie générale Julien TREMBLAY
Supervision de post-production Lizette NAGY PATIÑO
Photographie de plateau Lara GASPAROTTO